

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Claude MIEVILLE

Psychanalyse et sentiment de culpabilité

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1987, tome 83, p. 138-149

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

# *Psychanalyse et sentiment de culpabilité*

On m'a proposé comme thème de cette conférence « Psychanalyse et sentiment de culpabilité ». Chose curieuse, l'histoire de la psychanalyse est liée à son origine au sentiment de culpabilité et le récit que je vais vous en donner montre immédiatement que ce sentiment de culpabilité est universel parce que constitutif de toute personnalité ; et personne si mûr, évolué, psychanalysé soit-il (ou elle) n'y échappe. Voici cette histoire qui est une mésaventure arrivée à Breuer, psychiatre, confrère et ami de Freud. C'était vers 1880 et Freud et Breuer étudiaient à l'époque l'hystérie, à travers des patients qu'ils soignaient l'un et l'autre. Par la suite ils publièrent ensemble les « Etudes sur l'hystérie », traité remarquable qui commence par des considérations théoriques et qui est suivi de l'exposé des cas cliniques. Le premier de ces cas est celui d'Anna O. relaté par Breuer. Dans le texte, Breuer montre l'amélioration de sa patiente, sa quasi-guérison, mais il se garde bien de nous dire la vérité qui a été révélée par Jones, élève et biographe de Freud.

Anna O., 21 ans, jolie femme, d'intelligence peu commune, présentait une série de symptômes hystériques (paralysies, troubles de la vue et du langage, etc.). Breuer utilisa pour la soigner la cure cathartique par la parole, et l'hypnose. Il semble que ce thérapeute ait eu à l'égard de son intéressante malade des sentiments profonds, ce que nous qualifierions aujourd'hui de contre-transfert marqué. Après quelques semaines, ce cas l'absorbait à tel point que sa femme se lassa de ne l'entendre parler que de ce sujet et un jour elle manifesta violemment sa jalousie. Breuer, brusquement ramené à la réalité conjugale, eut alors une réaction intense, mélange d'amour et de remords à l'égard de sa femme : il décida de mettre un terme au traitement et annonça cette décision à Anna O. ...dont l'état s'était déjà beaucoup amélioré. Il prit donc congé d'elle. Mais le soir même il est rappelé chez elle et la trouve en proie aux douleurs d'un accouchement, accouchement hystérique,

fin logique d'une grossesse imaginaire passée inaperçue (Breuer la croyait asexuée !), grossesse qui s'était produite en réponse aux soins donnés par Breuer. Profondément bouleversé, Breuer arrive à calmer sa patiente en l'hypnotisant. Puis, pris de sueurs froides, il s'enfuit de cette maison. En proie à un sentiment profond de culpabilité, le jour suivant il emmène sa femme à Venise pour y passer une seconde lune de miel dont le résultat d'ailleurs fut la conception d'un enfant.

Cette histoire vous montre que même les psychiatres ou psychanalystes ne sont pas à l'abri d'un sentiment de culpabilité parce que ce sentiment est en partie inconscient. Breuer, en fuyant l'inquiétante grossesse que se suppose Anna O., est culpabilisé non seulement du transfert et des désirs que sa personne a suscités chez sa patiente, mais aussi et surtout de son contre-transfert, c'est-à-dire de ses propres désirs plus ou moins inconscients à l'égard de cette patiente. Sa fuite à Venise, c'est la fuite loin de sa patiente et loin de ses propres désirs. L'enfant qu'il procrée est un gage d'amour qu'il donne à son épouse. Il permet de réparer la jalousie de cette dernière, aussi bien que de se délivrer lui-même de son sentiment pénible de culpabilité.

Cet incident, ce sentiment de culpabilité de Breuer à la suite de la grossesse nerveuse d'Anna permet à Freud, au début de sa carrière (il a 24 ans), de découvrir le phénomène du transfert et du contre-transfert et d'élaborer ces concepts, prémices de la théorie psychanalytique qu'il va développer tout au long de sa vie.

Ce sentiment de culpabilité que nous allons étudier au miroir de la théorie psychanalytique, prend corps dans la vie fantasmatique de l'individu. Il est imaginaire, subjectif, sans lien avec la réalité concrète objective. Il est bien différent du **remords**, sentiment douloureux qui s'accompagne de honte et qui est causé par la conscience d'avoir mal agi, d'avoir commis une faute réelle. Le remords, c'est le mea culpa. Le sentiment de culpabilité est bien différent également du **péché** dans son sens chrétien. Ce sentiment de culpabilité qui existe chez la plupart des individus, que l'on découvre en particulier chez ceux qui sont en traitement psychothérapique ou en psychanalyse, qui pousse à des actes réparateurs comme dans le cas de Breuer, ou à des actes autopunitifs comme nous le verrons dans d'autres exemples, ce sentiment, quelle en est la genèse ? Avant d'essayer de vous l'expliquer dans le champ de la psychanalyse en suivant avec vous le cheminement de Freud, j'aimerais vous donner quelques exemples de cas cliniques pris dans ma pratique quotidienne, cas cliniques dans lesquels nous retrouvons ce sentiment de culpabilité qui détermine toute une pathologie.

**Monsieur R.**, 60 ans, industriel encore actif, dynamique, entreprenant, a plongé assez brutalement dans une dépression mélancolique. Il est sombre, tient un discours pauvre et répétitif, dans lequel revient comme un leitmotiv une faute qu'il aurait commise deux ans auparavant : il dit qu'il ne peut plus se montrer en public, qu'il mérite la mort, qu'il n'a plus le droit de vivre parce qu'il n'a pas révélé au fisc dans sa dernière déclaration d'impôt un revenu de quelques milliers de francs. Il est submergé par des sentiments de faute, d'indignité, a perdu tout élan vital, est incapable d'envisager un avenir autre que la mort qui serait à la fois une punition rédemptrice de la faute qu'il pense avoir commise, et une issue à son tourment infernal.

**Eliane** dès l'âge de 16 ans présente des troubles du comportement alimentaire, et des échecs scolaires. Après une période boulimique au cours de laquelle en six mois elle a engraisé de dix kilos, elle ne mange plus, vomit, devient filiforme, n'a plus de règles menstruelles. Il est facile de poser le diagnostic d'anorexie mentale, mais plus difficile de comprendre ce qui se passe et d'entrer en dialogue avec cette adolescente. A 17 ans, ne pesant que trente-cinq kilos pour une taille de 168 cm, elle doit être hospitalisée en milieu psychiatrique. Les soignants ont alors l'impression de n'avoir affaire qu'à un tube digestif : Eliane en effet ne parle que de son estomac qui ne supporte rien, de ses allergies alimentaires, de son intestin irrité par sa constipation opiniâtre (en réalité par des laxatifs dont elle use et abuse plusieurs fois par jour). D'elle, de son passé, de ses désirs pour l'avenir, de ses ambitions, on ne sait rien, sinon qu'elle a un père et une mère qui s'entendent bien, une sœur cadette qui est encore à l'âge dit ingrat, ou l'âge de latence pour les psychiatres. Cette adolescente pourrait être jolie si elle ne donnait pas l'impression d'être vieillie précocement, comme atteinte par une maladie physique grave. Des mois d'hospitalisation et de traitement par des enveloppements humides, puis par des séances de relaxation et diverses thérapies institutionnelles lui permettront enfin d'engager une relation psychothérapique. Ayant repris quelques kilos, elle peut sortir de l'hôpital tout en continuant à venir à ses séances de psychothérapie analytique. Il faudra quatre années de traitement pour qu'Eliane puisse aborder dans ses entretiens psychothérapiques ses fantasmes d'adolescente éveillés par des pulsions mal contrôlées : adorant son père qui le lui rendait bien, supportant mal sa mère qui voyait toujours en elle un enfant fragile à surprotéger, elle était confrontée à l'impossibilité de devenir femme. Tout geste affectueux de son père lorsqu'il l'embrassait ou la prenait sur ses genoux était vécu par elle comme une relation incestueuse qu'elle imaginait provoquer et dont elle se

sentait coupable. Devenir femme, c'était à n'en pas douter séduire son père et prendre la place de sa mère qui ne pouvait qu'en mourir. Mieux valait se sacrifier, sacrifice camouflé sous les symptômes d'une maladie dont personne ne devait connaître la cause, c'est-à-dire la faute inavouable dont Eliane se sentait coupable. Cette faute imaginée, ce sentiment de culpabilité, c'étaient ses désirs qui envahissaient sa personnalité encore mal structurée et fragile au point que ses désirs étaient confondus avec la réalité.

**Patrice.** Il s'agit d'un homme de 40 ans qui vient me trouver pour un état dépressif cyclique qui s'aggrave d'année en année au point qu'il ne peut plus travailler. D'origine française, fin, doué, brillant même, il est devenu l'un des cadres d'une grande entreprise qui aimerait le promouvoir à un poste de confiance. Il a tout pour réussir : son intelligence, ses connaissances (en plus de sa langue maternelle il possède parfaitement l'anglais, l'espagnol, le portugais), son caractère ouvert et généreux. Son épouse, femme ravissante qui lui a donné deux enfants, est une Juive brésilienne dont la mère est une rescapée des camps de concentration nazis. Pour cette femme, l'avenir de ses enfants et pour la bonne entente avec ses beaux-parents, Patrice s'est converti au judaïsme, apparemment sans problème. Il semble donc avoir tout pour être heureux et pourtant au moment d'une promotion, il s'effondre, se sentant incapable d'assumer des responsabilités, demandant de revenir à un poste anonyme d'employé de bureau dans la maison mère. Quand nous reprenons son histoire, nous nous apercevons que ce n'est pas la première fois qu'il fait une dépression dans un moment clé de son existence. Lycéen brillant, il est tombé malade avant son examen de baccalauréat, a voulu tout de même se présenter et a lamentablement échoué. Un an plus tard il devient bachelier mais dans un état second provoqué par le dopage et les tranquillisants. Entré à l'université, il fait du droit mais une casse nerveuse au moment de la licence le fait renoncer à poursuivre pour se réfugier en HEC où il fait quelques semestres. Entré comme employé de bureau, il est très vite remarqué par son intelligence, sa compétence, sa capacité de travail et envoyé pour sa formation dans des succursales aux USA, au Brésil et dans d'autres pays d'Amérique du Sud. C'est là qu'il s'est marié et une fois de plus un an après ce mariage, alors que tout paraissait lui réussir, il fait à nouveau une casse, dépression nerveuse avec incapacité de travail, sentiments d'indignité, de dévalorisation, de nullité. Remis de cette dépression, Patrice a de nouveau très bien fonctionné, se faisant remarquer de son employeur par sa compétence et son efficacité, si bien que quelques années plus tard on lui propose ce poste important, d'où nouvelle réaction dépressive qui l'a conduit

chez moi. Il était facile de pointer la névrose d'échec, c'est-à-dire cette structure psychologique de ces patients, depuis ceux qui paraissent être les artisans de leur propre malheur jusqu'à ceux qui ne peuvent supporter d'obtenir précisément ce qu'ils paraissent désirer le plus ardemment. Patrice, garçon doué et ambitieux, bute au baccalauréat, puis renonce à des études de droit alors qu'il est à la licence. Dépression franche, sans raison apparente un an après son mariage d'amour, et nouvelle dépression au moment de gagner ses galons de co-directeur de son entreprise.

Il s'agit d'une névrose d'échec dont l'origine est un sentiment de culpabilité profond à l'égard de son père. Ce père est un homme sévère, honnête, travailleur, instituteur d'un milieu modeste, qui n'a jamais pu faire d'études universitaires et qui s'est sacrifié pour que son fils, lui, devienne quelqu'un. Il s'est sacrifié sur un plan économique mais aussi sur un plan affectif. Son mariage a été malheureux, sa femme volage est partie avec un amant et il a dû compenser auprès de Patrice l'absence d'une mère. Ce père que Patrice adore et respecte, qui a été malmené par la vie, comment le dépasser, se montrer plus brillant que lui, mieux réussir que lui sur tous les plans ? Patrice se sent coupable en ayant le sentiment que sa facilité, sa réussite, son bonheur, sont acquis au prix des difficultés, des privations, des malheurs de son père et que ses succès ne peuvent que mettre en évidence les revers de ce père. Sentiment de culpabilité s'il fait mieux que ce père, tant sur le plan de la réussite professionnelle que sur celui du bonheur conjugal.

Bien que devenu conscient de ces mécanismes qui étaient inconscients et qui se sont répétés depuis son adolescence, Patrice n'en guérit pas pour autant. Fuyant dans une guérison symptomatique, il revient me voir une année après, à nouveau très anxieux. Il avait fui le problème que lui posait sa promotion en donnant sa démission et en s'engageant dans une firme internationale concurrentielle. Le même scénario est en train de se reproduire : après l'enthousiasme et les succès du début, il est pris d'angoisse au moment où il doit aller de l'avant, assumer de grosses responsabilités. Par ailleurs, il vit un conflit conjugal inquiétant : il s'était senti coupable d'avoir transgressé la religion de son père catholique, en se convertissant au judaïsme pour l'amour d'une femme et avait fait une dépression après son mariage. Maintenant, bien qu'époux comblé et heureux, père de deux enfants, il ne supporte pas la réalité d'avoir satisfait son désir de bonheur, ce bonheur que son père n'a jamais eu, et il commence à saboter inconsciemment cette union dont il se sent coupable.

Dans ces trois histoires, celle de Monsieur R., celle d'Eliane et celle de Patrice, le sentiment de culpabilité est profond, ancré dans la vie intrapsychique, dans la réalité subjective du sujet, et ne correspond à aucune réalité externe, à aucune faute commise objectivement. Dans ces trois exemples le sentiment de culpabilité conduit à une pathologie psychique avec troubles du comportement, conduite de fuite ou d'autopunition. Si l'on parle de pathologie psychiatrique (la dépression mélancolique, l'anorexie mentale), il ne s'agit là que d'une question de degré et comme je vous l'ai dit, chacun de nous peut avoir affaire à ce même sentiment de culpabilité, sans pour autant avoir besoin de soins psychiatriques. Si dans une telle situation nous ne nous comportons pas en malade, c'est que nous assumons mieux ce sentiment et que nous avons une personnalité assez forte pour s'en défendre, sans besoin d'autopunition, d'expiation de la faute, toute virtuelle et imaginaire qu'elle soit.

Il s'agit maintenant d'aborder la psychanalyse et le cheminement de Freud pour saisir et expliquer théoriquement ce sentiment de culpabilité.

Après l'étude de l'hystérie, Freud s'occupe de névrose obsessionnelle et rencontre à tout moment ce sentiment de culpabilité sous la forme des autoreproches, des idées obsédantes contre lesquelles le sujet lutte parce qu'elles lui paraissent répréhensibles. L'obsessionnel doit s'astreindre à des rangements impeccables, à des vérifications incessantes, à des rituels tyranniques. Il se sent coupable s'il n'a pas vérifié une dixième fois qu'il a bien fermé le gaz ou verrouillé la porte. Il se sent coupable ensuite parce qu'il a honte de prendre toutes ces mesures de protection répétées, magiques, irrationnelles, qui empoisonnent souvent la vie de l'entourage. Ce qu'il ne sait pas, c'est qu'il est mû par un autre sentiment de culpabilité, inconscient celui-là, sa culpabilité face à ses désirs libidinaux ou à ses pulsions d'amour ou de violence. Ce qu'il ne sait pas, c'est que tout son comportement obsessionnel, ses vérifications, ses contrôles, ses mises en ordre sans fin ont pour but de neutraliser ou de masquer la nature réelle des désirs en jeu.

Poursuivons les recherches de Freud. L'étude psychanalytique de la mélancolie lui permet de concevoir une théorie plus élaborée du sentiment de culpabilité. Cette affection, la mélancolie, est caractérisée notamment par des auto-accusations (comme dans le cas de Monsieur R. que je vous ai rapporté), une auto-dépréciation, une tendance à l'auto-punition pouvant aboutir au suicide. (Monsieur R. s'accuse de ruiner l'Etat en ayant caché quelques milliers de francs au fisc. En 1965 j'avais soigné un vieux diplomate

français qui s'accusait, lui, d'avoir été responsable du déclenchement de la Seconde Guerre mondiale parce qu'il avait caché certaines informations alors qu'il était en poste à Rome !) Freud montre qu'il y a dans la mélancolie un véritable clivage, une scission de la personnalité entre un accusateur, partie de l'individu qu'il appelle le Surmoi et un accusé, autre partie qui est le Moi. C'est dans deux ouvrages surtout qu'il élabore cette théorie, « Deuil et mélancolie » en 1917, puis « Le Moi et le Ça » en 1923. Vous savez que Freud a conçu l'appareil psychique selon deux théories successives. La première théorie (topique) se référait à des strates de l'appareil psychique : une couche profonde, l'inconscient, une couche intermédiaire, le subconscient, et la couche de surface, le conscient. Freud montrait les échanges entre ces trois couches, notamment à travers les lapsus, les actes manqués, les rêves. Par la suite, dès 1923, il élabore sa deuxième théorie, ce que nous appelons la deuxième topique. Il ne s'agit plus des niveaux archéologiques de la psyché, mais d'instances qu'il désigne par les termes de « Moi », de « Ça » et de « Surmoi ». Expliquons sommairement ces concepts :

Le **Ça**, c'est l'ensemble des pulsions d'un individu, ses forces instinctuelles qui le poussent à aimer ou à agresser.

Le **Moi**, c'est le noyau authentique de l'individu qui doit être le support du Ça, des pulsions, qui doit aussi s'en défendre.

Le **Surmoi** qui va intervenir dans le sentiment de culpabilité, c'est l'instance critique et punitive à l'égard du Moi. Cette instance critique, punitive, interdicienne, est introduite dès l'enfance par les lois de l'éducation, puis les lois sociales. Par la suite cette instance sera intériorisée dans l'individu, correspondant à ce qu'on pourrait appeler la conscience morale, la conscience du bien et du mal.

Cette différenciation du Surmoi comme instance critique et punitive à l'égard du Moi introduit la culpabilité comme relation intersystémique au sein de l'appareil psychique. Le sentiment de culpabilité peut alors être défini comme **la perception qui dans le Moi correspond à cette critique venant du Surmoi.**

Ce sentiment de culpabilité qui résulte donc de la relation du Surmoi au Moi peut être conscient ou inconscient. Vous me ferez remarquer qu'il paraît paradoxal de parler d'un sentiment de culpabilité inconscient... On pourrait parler alors d'un besoin de punition, terme qui paraîtrait plus adéquat. Freud montre que ce sentiment de culpabilité inconscient ou ce besoin de punition



existe aussi chez certains délinquants. Je le cite : « On peut montrer qu'il existe chez eux un puissant sentiment de culpabilité existant avant le délit et qui n'en est donc pas la conséquence mais le motif, comme si le sujet ressentait un soulagement de pouvoir rattacher ce sentiment inconscient de culpabilité à quelque chose de réel et d'actuel » qui serait donc le délit qu'il commet.

Allons plus loin. Le besoin de punition auquel j'ai fait allusion, pris dans son sens le plus radical, désigne une force qui tend à l'anéantissement du sujet et qui est irréductible à une tension intersystémique Moi-Surmoi ; tandis que le sentiment de culpabilité, qu'il soit conscient ou inconscient, se réduit toujours à une relation topique : celle du Moi et du Surmoi. Cette relation est un **reliquat du complexe d'Œdipe** qui est inconscient, et elle est liée à l'apparition de la conscience morale.

Œdipe agit inconsciemment, c'est-à-dire qu'il est victime d'un destin dont il n'a jamais connaissance des éléments essentiels. Pour éviter de subir le destin prédit par l'oracle de Delphes, il fuit le palais où il a été élevé. En route il tue le roi Laïos, sans savoir que c'est son père. Plus tard il épouse une veuve, Jocaste, sans savoir que c'est la veuve de Laïos et sa mère. Ce comportement d'Œdipe symbolise la rivalité de l'enfant avec son père, le désir de l'éliminer et son amour pour sa mère avec le désir de l'avoir seule à lui. C'est là le fameux complexe d'Œdipe inconscient que l'on retrouve à tous les carrefours de la psychologie et de la psychanalyse. Dans notre deuxième exemple, Eliane n'assume pas ses sentiments ambivalents à l'égard de sa mère qu'elle aime tout en voulant l'éloigner ou l'éliminer et à l'égard de son père qu'elle admire, respecte, tout en l'imaginant comme un amant, l'homme de sa vie. Ne pouvant résoudre ce dilemme, elle ne peut que se punir de ses sentiments, s'autodétruire en s'en prenant à son corps qui ne doit pas être celui d'une femme. D'où son anorexie, amaigrissement, arrêt des règles. Patrice, le troisième exemple, lui aussi est aux prises avec un complexe d'Œdipe et ne peut le surmonter, c'est-à-dire être plus fort que son père, réussir, le dépasser, faire mieux que lui. Il ne peut même pas être heureux en ménage avec une belle femme, alors que le père erre seul, comme Laïos. Dans son inconscient, être heureux en ménage serait un peu faire comme Œdipe, tuer son père, devenir puissant, le roi de Thèbes, être heureux avec une femme jeune et belle, image de la jeune et belle veuve Jocaste. S'il réussit, s'il surpasse son père, Patrice va subir le sort d'Œdipe qui perd tout et qui, pour se punir, se crève les yeux. Vous voyez dans l'exemple de Patrice combien le complexe d'échec est lié au sentiment de culpabilité, lui-même lié

au complexe d'Œdipe non résolu. On voit aussi ce sentiment de culpabilité chez Kafka qui n'est jamais sorti de son ambivalence dans les sentiments qu'il portait à son père et qui décrit si bien dans le Procès l'angoisse de l'homme traqué pour un crime non révélé. Kafka a essayé de régler ses comptes avec son père en écrivant sa terrible « Lettre au père », qu'il n'a pas voulu publier d'ailleurs, mais le seul ennemi que Kafka serre de près dans son journal intime, c'est lui-même, en fonction de son sentiment de culpabilité.

Essayons maintenant d'aller encore plus loin dans la genèse de ce sentiment de culpabilité d'un point de vue psychanalytique. Je vous ai parlé du Surmoi, cette instance qui représente les lois sociales et morales et on pourrait envisager le sentiment de culpabilité comme quelque chose qui résulte de l'enseignement religieux ou moral qui contribue à édifier le Surmoi. Mais son origine est encore bien antérieure à toute pédagogie comme l'a montré un psychanalyste d'enfants anglais, Winnicott. Pour Winnicott, bien que les influences culturelles et pédagogiques soient naturellement importantes, le sentiment de culpabilité n'est pas quelque chose qui a été inculqué mais bien un aspect du développement du petit enfant. Winnicott montre que dans le développement de l'enfant, le sentiment de culpabilité résulte d'une angoisse due à la collision de l'amour et de la haine. Dans les termes les plus simples du complexe d'Œdipe, un garçon en bonne santé établit avec sa mère une relation dans laquelle l'instinct joue son rôle et dans laquelle le rêve contient une relation amoureuse avec la mère. Cet enfant « normal » est ainsi amené à rêver de la mort du père, ce qui entraîne la crainte de ce père, et la crainte que le père ne détruise le potentiel instinctuel de l'enfant. C'est ce qu'on appelle le complexe de castration. Simultanément coexistent l'amour du garçon pour son père, le respect qu'il a pour lui et la rivalité avec lui. C'est ce conflit du garçon, dont une partie de la nature le pousse à haïr le père et à vouloir lui faire du mal, tandis que l'autre partie le fait aimer, qui engendre chez le garçon un sentiment de culpabilité. La culpabilité provient de la collision de l'amour et de la haine. C'est un conflit inhérent, inévitable, qui appartient à un développement normal.

En introduisant le concept de Surmoi, Freud indiquait que le Moi affrontant le Ça, les instincts, employait certaines forces de maîtrise qui méritaient un nom. Ces forces de maîtrise il les appelle donc le Surmoi. C'est du concept de Surmoi que découle l'idée que la genèse de la culpabilité relève de la réalité intérieure intrapsychique. On pourrait dire aussi que la culpabilité réside dans l'intention. Par exemple c'est là que l'on trouve la raison la plus

profonde de la culpabilité relative à la masturbation. La masturbation n'est pas en soi un crime et pourtant dans le fantasme global qui accompagne la masturbation se trouve réunie toute l'intention consciente et inconsciente.

Le développement de ce sentiment de culpabilité est donc parallèle au développement du Surmoi. Il apparaît chez le nourrisson déjà, comme le montre Winnicott, dès que ce nourrisson prend conscience que sa mère ne lui appartient pas tout entière, mais qu'il y a un troisième personnage, le père. Puis il se développe chez l'enfant et pourra passer de la crainte grossière à quelque chose proche d'une relation vis-à-vis d'un être humain révééré, capable de comprendre et de pardonner.

On peut remarquer qu'il y a un parallélisme entre le mode de maturation du Surmoi chez l'enfant et le développement du monothéisme tel qu'il est dépeint dans l'histoire juive primitive. J'ouvre ici une parenthèse pour vous donner les idées de Freud sur le monothéisme. Il s'agit d'une hypothèse à partir du sentiment de culpabilité. Dans *Moïse et le Monothéisme* (1939), Freud développe les idées suivantes :

- 1) Moïse était un Egyptien noble.
- 2) Moïse acquit sa foi dans le monothéisme en Egypte, en se ralliant à la foi du pharaon Akhénaton (Aménophis IV) et y convertit les juifs.
- 3) Moïse, chef religieux implacable, sévère, dominateur, fut assassiné dans la colère.
- 4) La tradition du meurtre de Moïse conduisit à un sentiment de culpabilité durable et inconscient parmi les juifs.
- 5) La croyance dans le Messie, entretenue par tous les prophètes, pourrait avoir son origine dans le désir d'un retour de Moïse, le Père assassiné.
- 6) Lorsque Jésus, dont les principes moraux surpassaient ceux des prophètes qui l'avaient précédé, fut à son tour assassiné, Paul, le créateur de la théologie chrétienne, eut une inspiration de génie : acceptant Jésus comme le Messie, il fit remonter le sentiment de culpabilité existant à sa source primitive : il l'appela « péché originel », péché mortel, meurtrier contre Dieu le Père.

Freud montre que dans la constitution des lois et des pratiques religieuses, il y a eu un glissement de ce sentiment de culpabilité vers le sentiment du péché. Ce sentiment de péché serait en partie une continuation du remords d'avoir assassiné le Père, Moïse, ou voulu tuer Dieu en assassinant son fils le

Christ. Freud dit : « C'est parce qu'on avait enfreint les lois de Dieu que celui-ci vous punissait. Par besoin d'atténuer le remords implacable jailli d'une source si profonde, on se voyait contraint de rendre les lois religieuses toujours plus rigoureuses plus pénibles et aussi plus mesquines. »

Cette parenthèse pour montrer que les religions juive et chrétienne au début de leur histoire et de leur développement ont eu besoin aussi de se constituer des lois, un Surmoi, tout comme l'enfant dans son développement.

Après l'enfant venons-en à l'adulte et à son Surmoi constitué. Ce fameux Surmoi, héritier du complexe d'Œdipe qui est à l'origine du sentiment de culpabilité, n'est pas une instance univoque simplement interdictrice. Le Surmoi apparaît comme une structure englobante qui comporte trois fonctions :

- fonction d'auto-observation
- fonction de conscience morale
- fonction d'idéal.

Freud a parlé d'un « idéal du Moi » qui serait le modèle que chaque individu projette devant lui et qu'il voudrait toujours atteindre. (On a dit que ce modèle idéal c'est le narcissisme perdu de l'enfance.) L'individu observe sans cesse son Moi actuel et le mesure à son Idéal du Moi. Il peut faire des sentiments d'infériorité s'il n'atteint pas (et l'on n'atteint jamais) son Idéal du Moi. Mais il peut aussi alimenter des sentiments de culpabilité en se confrontant à cet Idéal du Moi.

C'est ainsi chez beaucoup de parents d'enfants et d'adolescents en difficulté, drogués, suicidaires, etc. Ces parents sont très vite culpabilisés, imaginant qu'ils ont fait beaucoup d'erreurs dans l'éducation, se reprochant certaines difficultés de leur vie conjugale, etc. C'est donc bien le problème de leur Idéal du Moi, cet Idéal du Moi de parents parfaits dont l'éducation aurait dû être parfaite et mettre ainsi à l'abri leurs enfants de tout problème existentiel. Cette perfection des parents, des éducateurs, bien qu'en raison de notre Idéal du Moi nous la recherchions constamment, il est bien entendu qu'elle n'existe pas, heureusement. Si nos enfants ou nos élèves ne pouvaient percevoir nos erreurs et nos défauts et nous critiquer en conséquence, nous leur apparaîtrions comme des modèles de perfection écrasants, monstrueux et nous les empêcherions de vivre leur ambivalence à notre égard et d'assumer ainsi leurs conflits œdipiens.

## Conclusions

Un homme provoqué et menacé par un inconnu assassine son père sans savoir que c'est son père ; il épouse sa mère par accident. Les dieux le punissent de ses crimes auxquels ils l'avaient destiné dès sa naissance. Œdipe s'accuse de ses fautes et va se punir en se crevant les yeux. Pour nous, Œdipe est innocent. Nous ne le jugeons pas responsable de ses fautes. De même pourrions-nous dire que tous ceux qui vivent un sentiment de culpabilité sont innocents comme Œdipe dans le récit mythique de Sophocle. Mais si l'homme est innocent, il est responsable de ses actes comme Œdipe, ou de ses désirs plus ou moins inconscients, comme tout un chacun qui éprouve un sentiment de culpabilité. La faute d'Œdipe comme la faute imaginaire à l'origine des sentiments de culpabilité, il ne faut pas la situer dans la volonté, ni dans les intentions bonnes ou mauvaises, c'est-à-dire dans la morale construite au niveau d'homme.

Ce sentiment de faute, de culpabilité est, comme je l'ai dit au début, constitutif de la personnalité humaine, sentiment universel en dehors de toute culture morale ou religieuse et de toute philosophie. Il ne faudrait pas imaginer que ses conséquences sont négatives même si elles peuvent l'être dans certains cas, mais voir combien ce sentiment enrichit l'homme et le grandit. En effet, la valeur d'un individu est intimement liée à la capacité de se sentir coupable, même quand cette culpabilité paraît tout à fait irrationnelle parce que ses racines sont inconscientes. On se rappellera que c'est ce sentiment qui permet d'accepter l'ambivalence affective dans laquelle l'amour et la haine se débattent continuellement, c'est ce sentiment qui permet de se situer entre son père et sa mère en personne authentique et individualisée, capable de se sentir responsable de sa personne et de s'assumer. Il y a là une approche de l'idée de la liberté de l'homme.

Eprouver un sentiment de culpabilité est source de malaise certes, mais source aussi de connaissance, car ce sentiment peut être élaboré, conduire à une découverte de soi. On ne se connaît jamais assez et le signe que notre Surmoi nous adresse à travers le sentiment de culpabilité est toujours un espoir d'enrichissement et de meilleure santé de notre Moi.

Dr Claude Miéville